

Complice des artisans d'un monde fascinant Entretien avec Daniel Kieffer

Pascal Corriveau et Lorraine Camerlain

Numéro 37 (4), 1985

En mille images, fixer l'éphémère : la photographie de théâtre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

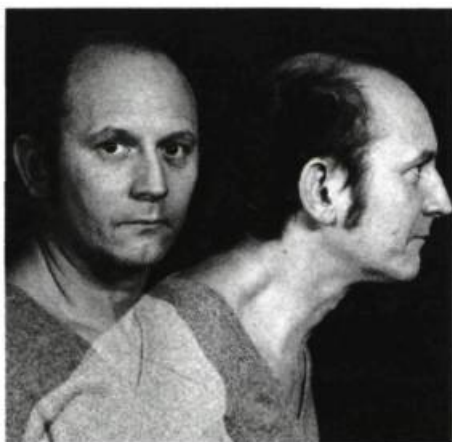
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, P. & Camerlain, L. (1985). Complice des artisans d'un monde fascinant : entretien avec Daniel Kieffer. *Jeu*, (37), 113–117.

complice des artisans d'un monde fascinant

entretien avec daniel kieffer



Arrivé au Québec en 1966, Daniel Kieffer amorce sa carrière en faisant de la photo commerciale, en usine, puis au théâtre. Il a travaillé au Centre d'essai des auteurs dramatiques, a participé à presque toutes les productions du Théâtre d'Aujourd'hui et a travaillé régulièrement au Théâtre du Rideau Vert. Il s'intéresse, depuis 1969 plus particulièrement, au théâtre expérimental et aux «petites» troupes, et travaille, entre autres, dans une perspective archivistique. Il enseigne à l'Université du Québec à Montréal.

Pascal Corriveau — *Comment définiriez-vous la photographie de théâtre?*

Daniel Kieffer — Par ses différents genres: la photographie de la production elle-même — qui servira aux archives et à la publicité — et la photo purement promotionnelle — que l'on pourra «placer» sans même qu'il y ait un rapport direct avec la pièce, parfois. Les photos d'archives peuvent être très diverses. Le costumier demande parfois des photos des costumes qu'il crée. Purement documentaires, ces photos fourniront le maximum de détails de ces costumes; plus impressionnistes (et généralement en couleurs), elles révéleront l'effet d'une manche, d'une texture.

Pour la production elle-même, les photos se prennent d'ordinaire lors de la «générale-photo», qui doit avoir lieu le plus près possible de la première. Souvent, malheureusement, même quatre ou cinq jours avant le début des représentations, les costumes ne sont pas complètement terminés, les éclairages, pas tout à fait réglés. Les comédiens pratiquent encore une mécanique — comptent leurs pas, par exemple —, et leur visage manque d'expression... La photo exige que les gestes et les expressions soient amplifiés, du seul fait qu'elle ne reproduit pas le mouvement. Alors, si on tient cette générale trop tôt, le spectacle n'est pas suffisamment prêt et, à la dernière générale, plusieurs comédiens ont besoin de toute leur concentration; il faut faire très attention à ce moment-là. Ça se passe bien, en général, s'ils connaissent le photographe et s'ils ont l'habitude de ce genre de séance. Le photographe qui a du métier sent d'ailleurs s'il peut ou non s'approcher pour prendre un gros plan, mesure bien, aussi, combien de temps il peut rester près du comédien sans le déranger. Il faut vraiment connaître les acteurs, savoir d'instinct ce qu'on peut faire et ce qu'il faut éviter, respecter leurs émotions, quitte à ne pas prendre de photos. On apprend à connaître le comédien qu'on ne dérangera pas à deux pieds de lui, à respecter aussi celui qui, sans en vouloir personnellement au photographe, ne supporte pas qu'il soit là. C'est un aspect important du métier, la connaissance du milieu et des artistes.

P.C. — *Au moment de prendre une photo, vous vous dites que l'image sera belle ou qu'il s'agit d'un moment important du spectacle?*

D.K. — L'enjeu et la difficulté de la photo sont là! Et qu'est-ce qu'une belle photo? Au théâtre, on est toujours limité par les éclairages, malgré tous les progrès de la technique; et ces dernières années, les metteurs en scène se sont mis à jouer avec des éclairages très faibles. Cela donne une très belle luminosité au spectacle, mais cela reste la bête noire du photographe. Devant une telle obscurité, je suis obligé de m'asseoir dans un des fauteuils et de regarder. Pas question de demander qu'on augmente l'éclairage: c'est un point d'honneur! Et le *flash*, au théâtre, c'est une hérésie! L'éclairage est une création qui fait partie du spectacle, et le photographe doit la respecter. Autrefois, le texte et le verbal constituaient le théâtre; maintenant, les costumes et les éclairages sont aussi importants que le texte de la pièce. Il faut respecter ce «nouveau théâtre», en utilisant les techniques actuelles.

Il est certain qu'on choisira, à la sélection des photos, les moments les plus intenses, où le corps et le visage du comédien sont les plus expressifs et, aussi, les moments où le comédien est bien éclairé. Mais, au départ, je photographie tout ce que je peux. Le choix des photos est une torture, parfois, car il faut en laisser tomber de superbes, qui ne représentent pas vraiment le spectacle.

P.C. — *La photographie de théâtre a-t-elle d'intéressants débouchés, en dehors de la publicité et des archives?*

D.K. — Il existe bien des livres de photos de théâtre ou des expositions, mais aux États-Unis, ailleurs. Ici, malheureusement, très peu de publications intègrent ce genre de photos, car c'est coûteux. Quand VLB publie des pièces québécoises, il essaie toujours d'y intégrer une dizaine de photos, dans les limites de ses moyens... Pour un livre qui se vendra sept ou huit dollars, il ne peut pas se payer un *offset* extraordinaire, alors les photos s'en ressentent. On ne dispose pas ici de ce que

peuvent avoir les grandes compagnies américaines ou européennes. François Barbeau me disait qu'à l'Opéra de Strasbourg, où il avait réalisé des costumes, le photographe avait été présent aux répétitions pendant presque un mois, et qu'il pouvait photographier toutes sortes de scènes, y compris des moments où les comédiens relaxent. Cela donne des archives extraordinaires, d'ailleurs! L'an dernier, j'ai pu réaliser un projet personnel, au Théâtre de l'Eskabel, où j'ai vécu trois mois. J'ai suivi, jour après jour, la préparation de *la Dame aux camélias*. Mais je n'ai pas pu trouver d'éditeur pour mes photos, parce que le livre aurait coûté quinze ou vingt mille dollars et qu'il n'aurait pu atteindre qu'un public restreint.

Le monde théâtral me fascine. Il fait partie du monde en général, et on doit le représenter, le montrer. Ce qui est dommage, c'est que ça exige du temps, du matériel, de l'argent, et que le milieu est restreint. Actuellement, de moins en moins de photographes se consacrent exclusivement au théâtre. L'éclatement de ce petit milieu va entraîner, à court terme, la dispersion des archives. Je possède, chez moi, les archives de 400 pièces — en plus de celles qui sont conservées par les troupes. Le Coz doit en avoir des centaines... Mais puisque les jeunes ne cherchent plus nécessairement à se spécialiser, il viendra un moment où il sera très difficile de retracer les photos des productions.

P.C. — *Pouvez-vous nous présenter la photo que vous avez choisie?*

D.K. — Ce choix m'a bien embêté! J'ai un excellent souvenir de ce spectacle, mis en scène par André Pagé. Assez court mais extrêmement intense, le spectacle était



Claude Gai dans *la Duchesse de Langeais* de Michel Tremblay. «On choisit les moments où le corps et le visage du comédien sont les plus expressifs.» Photo: Daniel Kieffer.



d'une qualité visuelle extraordinaire, avec des éclairages magnifiques – que le noir et blanc ne rend pas, malheureusement. La photo que j'en ai, en couleurs, rend plus justice à cette production que le noir et blanc – que j'aime passionnément cependant.

Cette photo, à mes yeux, c'est aussi le résultat d'une très grande complicité qui s'est établie, au cours des années, entre les artisans du spectacle et moi. Elle représente bien le spectacle, toute la souffrance du récit de la *Corriveau*. En une seule image, elle réussit à concrétiser le spectacle.

propos recueillis par **pascal corriveau**

mise en forme de l'entretien: **lorraine camerlain**